« Des brèves aux longues, des longues aux brèves », dit la traduction la plus récente (H. Bornecque, éd. Garnier). Ces pluriels grammaticaux sont-ils donc des pluriels réels, et Quintilien pense-t-il à un énoncé qui commencerait par *plusieurs* brèves ou par *plusieurs* longues? La suite du texte, à mon avis, nous interdit cette interprétation, car Quintilien, continuant ainsi : « optime incipitur a longis, recte aliquando a breuibus », nous propose un exemple de la règle énoncée : « *nŏuūm crimen* ». L'initiale dans cet exemple étant du type ⏑-, il faut nécessairement entendre : « le mieux est de commencer par *une* longue, mais il est correct parfois de commencer par *une* brève » (on pourrait presque dire, en tirant parti de l'espèce d'indéfini au point de vue du nombre que possède le français : « commencer *en longue — en brève* »). Et ici, en effet, le traducteur est bien obligé, pour rendre l'exemple adéquat, de faire intervenir le singulier ; mais c'est au prix d'une contradiction dans les termes : « le mieux est de commencer par *des* longues ; on peut aussi quelquefois commencer par *une* brève ». Pourquoi ici le singulier, et là le pluriel?

Pourquoi ne pas reconnaître tout bonnement que dans l'un et l'autre cas nous avons affaire à ce pluriel latin indéterminé, dont justement un exemple significatif précède de peu le passage considéré (IX, 4, 74) : « *ultima* uersuum initio non conueniunt orationis... ; *initia initiis* non conueniunt » = « une fin de vers ne convient pas au début d'un énoncé... une fin de vers ne convient pas à un début ». Seule cette interprétation, à mon avis, rend compte de la pensée de Quintilien dans le passage considéré et donne un sens à la règle rythmique qu'il a en vue.

J. MAROUZEAU.

III

LA DIPHTONGUE *AE*

PAR G. BONFANTE

J'ai proposé dans cette *Revue* (1934, p. 157), en partant d'une observation de M. Marouzeau, et à l'aide d'un ample matériel de faits, une explication de la diphtongue *ae* dans *scaena, scaeptrum* et les mots du même type. Je crains que ma thèse ne rencontre encore de la résistance, du fait que la théorie « étrusquisante » a repris une nouvelle force dans ces dernières années, au point qu'on peut craindre de voir revenir les tristes temps de l' « etruscheria », d'autant plus que cette fois la maladie ne semble plus se borner à l'Italie.

Voilà pourquoi je ne crois pas inutile d'ajouter à mon travail précédent une observation que j'emprunte à E. Philipon, *Les peuples primitifs de l'Europe méridionale*, Paris, 1925, p. 147 : « Thèmes en *ē-*, *ī-* : les Ligures comme les Ibères ont fait un fréquent usage des féminins en *-ē*, *-iē*, *ī-* : *Alebecē Reiorum* (Pline), **Sarnē*, adaptation latine *Sarnae*, ville de Rétie (2), *Victu-mulē* [lat. *Victu-mulae*], ville de la Gaule Cispadane, *Coueliākē*, ville de Vindélicie, adaptation latine *Coueliacae* (Tab. Peut.), *P[e]nākē*, probablement pour *Benakē* (36), et *Iconē*, noms de femmes (*C. I. L.*, V, 7666 [Augusta Bagiennorum], V, 3758 [Verona]), **Sabiē*, adaptation latine *Sabbia*. » Cf. aussi la note 2, même page : « Il n'est pas besoin de dire que la toponomastique indo-européenne n'emploie jamais le pluriel pour la formation des noms de villes. Les noms de villes en *-ae* ou en *-i* qui se lisent dans les auteurs latins ne sont pas autre chose que des adaptations de nominatifs singuliers féminins, ibères, ligures ou messapiens, en *ē-* ou en *ī-*. »

J'ajoute encore l'indication suivante, d'après Terracini, *Arch. Glott. Ital.*, XX, p. 128 et suiv., 142 et suiv., 151 : lig. **dacē*, **secē*, *Comberanē*, *Vindupalē*, **Edē*, **Seciē*, *Precelē*, **Komonē*, **Varsilē*, etc.

G. BONFANTE.

IV

SÉNÈQUE, *EPIST.*, 14, 16

PAR EUG. ALBERTINI

La quatorzième lettre à Lucilius est employée, pour la plus grande partie, à développer ce thème que le sage doit s'abstenir de heurter les hommes puissants, et se réfugier dans la philosophie pratiquée sans ostentation. Même en agissant de la sorte, il ne sera pas garanti contre tout risque : mais, du moins, il aura mis les chances de son côté et aura fait ce qui dépend de lui. Le développement se termine ainsi (§ 16) : *Denique consilium rerum omnium sapiens, non exitum spectat. Initia in potestate nostra sunt ; de euentu fortuna iudicat, cui de me sententiam non do.* « *At aliquid uexationis adferet, aliquid aduersi.* » *Non damnatur latro cum occidit.* « En toutes choses, le sage regarde la conduite à tenir, non le résultat. Le point de départ est en notre pouvoir : de l'issue, c'est la fortune qui décide, et je ne lui accorde pas le droit de me juger. Elle m'apportera, dites-vous, du trouble, de l'adversité? Le brigand n'est pas condamné lorsqu'il tue. »

Les cinq derniers mots font difficulté. En eux-mêmes, ils sont intelli-